

ETC



Échos de femmes de parole et écologie

Manon Regimbald

Volume 1, numéro 4, été 1988

L'actualité critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/964ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Regimbald, M. (1988). Compte rendu de [Échos de femmes de parole et écologie]. *ETC*, 1(4), 42–44.

Échos de femmes de parole et écologie

Avez-vous remarqué... à force de s'entendre menacer quotidiennement, il nous arrive de simuler la surdité. Qu'y faire ? Bien sûr, nous avons ouï... mais l'autruche, que parfois nous sommes et qui déjà n'y voyait guère, préfère faire la sourde oreille.

Bien plus. Non seulement nous voilà de plus en plus sourds et aveugles face à l'ampleur de l'écocide qui nous guette, mais bientôt que nous restera-t-il de la vie sinon que des souvenirs (heureux ?) à moins qu'une mutation quelconque permette à l'homo sapiens de réapprendre à vivre.

Mais (n') ayons crainte. Face aux excès sans bornes, aux abus inimaginables, aux viols quotidiens de l'écosystème, aux déferlements pestilentiels, industriels et technologiques, à l'appétit sans cesse grandissant hors de toute éthique des magnats de tout acabit, la démesure même de notre manquement, et de notre trop élastique (in)conscience parviendra (peut-être) à briser le complot de notre confortable indifférence. Ah! ce n'est pas, qu'innocents, nous soyons ignorants de la mort en douce de notre univers... Il s'agit plutôt d'une mort en direct qui nous est signifiée régulièrement, pour ne pas dire quotidiennement, à chaque bulletin de nouvelles entendu, à chaque bouffée d'air frais (?) respirée, à chaque regard jeté, à chaque gorgée d'eau, repus... La question de l'écologie n'est pas seulement locale, régionale, provinciale, nationale... Elle se pose comme celle de l'ensemble des organismes vivants qui se développent à l'échelle du globe terrestre. La conscience écologique exige une conscience planétaire.

À l'heure (après celle de l'enivrement...) où Hubert Reeves nous rappelle (pour ceux et celles qui l'auraient oublié) que les stratégies d'entraide, de coopération et de symbiose sont au moins aussi importantes que l'agressivité, l'objet d'art, dont les visées n'ont pour restrictions que celles que nous lui imposons, saura-t-il participer à cette vaste complicité si nécessaire à la vie.

Voyons donc.

Mais avant... Rappelez-vous que d'autre part... nous nous étions déjà étonné(e)s...

- qu'au Canada, plus de 60 % des professionnels œuvrant dans le domaine de la culture sont des femmes;
- qu'en arts visuels, on retrouve 50,8 % de femmes artistes. Néanmoins, seules 313 des 1 377 expositions individuelles (entre 1970 et 1979) réalisées par les 50 musées canadiens représentaient l'œuvre de femmes artistes;
- que par ailleurs, «60 % des artistes dont le revenu annuel tiré des ventes directes (galeries, musées, collectionneurs privés et sociétés, banques d'œuvres d'art, gouvernements...), et inférieur à 5 000 \$, sont des femmes»;



- et qu'en outre, seulement une vingtaine des 300 institutions officielles québécoises ont dit exposer les œuvres d'une femme artiste au moment de la meilleure saison?

Qu'en est-il aujourd'hui ? Cela a-t-il vraiment changé ?

Or donc... La pertinence, voire l'urgence des questions de diffusion, de (re)connaissance de l'art des femmes demeurent toujours...

Ainsi, cherchant à briser le mur du silence et à favoriser une meilleure intégration de la pratique de femmes artistes en art contemporain, le comité Art et Femme de l'Association des femmes diplômées universitaires (ADFU) a décidé d'organiser une exposition collective itinérante regroupant des femmes artistes. Cette exposition s'insère dans un projet à long terme. Subséquemment, à tous les deux ans, d'autres expositions prendront le relais et seront réalisées suite à cette première manifestation.

Désirant contribuer à promouvoir l'art contemporain et à sensibiliser le public à cette pratique



Vue partielle de l'exposition *Femmes de parole et écologie*. Photo : Daniel Roussel, centre de documentation Yvan Boulerice

artistique, par le biais d'une exposition et d'un catalogue, l'AFDU a invité mesdames Monique Langlois et Nycole Paquin en tant que conservatrices ainsi que Suzanne Trudel comme collaboratrice afin d'organiser l'événement. Devant des lendemains de plus en plus incertains, au risque même de la survie de l'humanité et face aux menaces constantes faites à l'environnement le comité Art et Femme de l'AFDU a orienté l'exposition autour du thème de l'écologie.

Mais avant de voir l'exposition, il me faut saluer ici une très heureuse initiative de la part des conservatrices. Bien évidemment, l'exposition étant collective, plusieurs artistes ont été sollicitées. Dans un premier temps, 162 artistes ont été abordées; de celles-ci, 102 ont présenté un dossier comprenant un curriculum vitae, dix diapositives d'œuvres récentes ainsi qu'un dossier de presse. Onze artistes ont été retenues. Mais voilà le coup d'éclat. Fins stratèges, les conservatrices, fidèles en cela à leur volonté de favoriser la diffusion d'œuvres de femmes artistes, tout en mettant en évidence simultanément la place (trop souvent omise)

qu'elles occupent en art contemporain, ont eu la brillante idée de léguer à la bibliothèque des arts de l'UQAM, les dossiers de ces femmes artistes; 70 ont accepté, permettant ainsi la constitution d'une banque de données, servant à la fois de source d'informations pour le public et d'outil de travail pour les chercheurs.

Hétérogènes, les propositions artistiques de ces onze femmes pointent chacune des champs particuliers de la signifiante. Néanmoins, s'il arrive que la peinture s'égaré dans un réalisme cru, voire s'apparentant à un réalisme socialiste, perdant ainsi une bonne part de ses moyens, chacun de ces espaces se nouent, inégalement, aux préoccupations plus ou moins afférentes au thème de *Femmes de parole et écologie*.

Au seuil de l'exposition, une immense corne d'abondance transparente, s'épanche au sol, débordante d'objets de matières plastiques : thermos, poupées, éléments tous plus kitch les uns que les autres. Au mur se voient cinq boîtes allongées, toujours transparentes, renfermant moult rebus de notre société de consommation, au principe si cher du «jetable après

usage». Pêle-mêle, les objets, tous de plastique, allant des citrons aux contenants les plus divers, sont amassés par Diana Boulay-Dubé, entassés, accumulés, empilés... récupérés dans *Raccroc*.

Lorraine Fontaine présente une série de dessins au mur, nommés *Biotopes*, où s'emmêlent dans ces collages, paille, fils de fer, de plastique, parcelles photographiques aux motifs représentant des fragments de nature (gros plans du sol...) Deux stèles, suspendues, reprennent le même travail de l'artiste où les photos morcelées s'allient aux enroulements des fils, aux empâtements picturaux.

Avec *Maison rose, Jardin de ville*, Marie Bineau nous offre une installation aux paysages multiples, où se jouent la grande et la petite histoire, celle de l'art et celle de tous les jours où se superposent les espaces du jardin et de la ville, des champs et des cités. La maison reposant sur un sol en treillis de lattes de bois se présente avec deux murs adjacents. Sur la face intérieure de ces murs en crépi de plâtre blanc sont sculptées des formes végétales sur lesquelles sont projetées des diapositives figurant la luxuriance et l'abondance de la nature en pleine floraison, verdoyante et lumineuse. Mais voici que toutefois, cependant, néanmoins... des torsos de femmes, emmurés, brochés, voilés, coincés, sont pris dans l'épaisseur de ces murs. Du côté extérieur de la maison *La grande odalisque*, se prêtant au jeu du modèle et mise en aplat, se multiplie dans chacun des carreaux constituant les murs. Derrière ces grilles dorées, ces personnages féminins semblent reclus, prisonniers. Cette mise en cage, répétée, des odalisques, toutes plus sombres les unes que les autres, témoigne-t-elle d'un passé désormais révolu ou d'un présent (toujours) actuel ?

Enfin, Marie Bineau, réussit éloquentement à nous proposer un système objectal aux registres multiples qui alimentent tant un niveau de l'expression que du contenu une profonde réflexion/réflexivité.

Sculpturale et architecturale, l'œuvre de Michèle Tremblay-Gillon, *À cœur ouvert*, nous amène à (re)cevoir l'histoire de l'art : ses exclusions, ses omissions, ses oublis qui en cela reprennent mimétiquement ceux de l'Histoire. Ici la structure de bois, en forme de sablier, se veut monumentale, commémorant la pratique artistique de femmes qui, trop souvent, sont passées inaperçues. Des «fenêtres-tableaux» en hommage à certaines femmes artistes du Québec recouvrent ce temple travesti, renversé, aux piliers devenus superflus, aux colonnes inutiles. Éventré, ouvert, le sablier se vide comme si l'histoire portait l'empreinte de ce vide...

Pnina Gagnon avec *The Cave Book* surexpose la photo. Une série de travaux reprenant photographiquement l'entrée d'une caverne, semble s'inscrire dans une trajectoire rituelle. Le noir et le blanc, ici, dramatise le système représentationnel. Des livres-objets viennent réitérer cet espace du mémorial, du culturel.

L'œuvre s'abîme dans la répétition pour mieux en aviver la «différence».

Dans un alliage audio-visuel où vidéo, bande sonore, sculpture et peinture se renforcent les unes les autres, Chantal Dupont nous propose une imposante installation *Paroles d'oiseaux à Toro Muerto*. La trame vidéographique s'enracine dans une imagerie où se conjuguent, dans un ballet allégorique, le monde végétal, animal, et minéral. Dans un brasier, un volier d'oiseaux s'éteint. Mort. Mémoire de la pierre, de la caverne. Traversée historique. Cérémonial et mythique, l'espace se construit autour d'une agonie mais la trace mnémonique transgresse cette disparition et en assure la survie.

Somme toute, *Femmes de parole et écologie* participe à la multiplicité et à l'hétérogénéité caractéristiques des pratiques artistiques actuelles. La visée écologiste de l'ensemble des propositions s'inscrit dans une quête dont l'urgence n'est certes plus à démontrer.

Seule nous reste l'action.

Femmes de parole et écologie, à la Maison de la Culture Côte-des-Neiges, du 5 mars au 10 avril 1988. Participantes : Marie Bineau, Diana Boulay-Dubé, Chantal Dupont, Lorraine Fontaine, Yvette Froment, Pnina Gagnon, Marie-Jeanne Musiol, Marie-Josée Noiseux, Francine Péloquin, Joanne Plourde, Michèle Tremblay-Gillon.

Manon Régimbald

NOTES

1. Cécile Cloutier, *La poésie québécoise des origines à nos jours*, Presses de l'Université du Québec / Hexagone, Montréal, 1981, p. 398.
2. Ces statistiques sont tirées de l'article de Elaine Stenberg-Kraut, «Présentation de Actuelle n° 1 : formules d'avancement professionnel dans les domaines des affaires et de la culture», *Actuelles I*, catalogue d'exposition, Place Ville-Marie, Montréal, 1983, p. 5. À la question de l'infériorité du revenu annuel des femmes, on y avance l'explication suivante : «La collection de la Banque des arts est constituée à 87,5 % d'œuvres d'hommes artistes et le prix moyen d'une œuvre d'art réalisée par un homme est de 2 985 \$, alors qu'elle ne s'élève qu'à 434 \$ dans le cas des femmes.» Si ces statistiques datent de la décennie précédente, c'est qu'il semble ne pas y en avoir de plus récentes. Intuitivement, il semblerait que la situation se soit améliorée, du moins dans certains milieux, par exemple celui des galeries parallèles. Par ailleurs, je dois souligner que cette question de la diffusion et de la reconnaissance de l'art des femmes, toujours pertinente et actuelle, a été débattue au mois de mars dernier avec, entre autres, Mme Rose-Marie Arbour et M. Gilles Daigneault, à la salle Alfred Laliberté de l'UQAM dans le cadre d'une table ronde «La femme artiste existe-t-elle ?» portant plus particulièrement sur la question des expositions consacrées aux femmes artistes en 1988.